FICHE FILM

Blonde Platine
Platinum blonde
de Frank Capra

Fiche technique

USA - 1931 - 1h22
Couleur

Réalisateur :
Frank Capra

Scénario :
Jo Swerling d'après un sujet de Harry E. Chandler et Douglas W. Churchill

Dialogue :
Robert Riskin

Interprètes :
Robert Williams
(Stew Smith)
Jean Harlow
(Ann Schuyler)
Loretta Young
(Gallagher)
Louis Closser Hale
(Mme Schuyler)
Walter Catlett
(Bingy Baker)
Halliwell Hobbes
(Smythe, le majordome)
Reginald Owen
(Dexter Grayson)

Résumé

Stew Smith est envoyé par son rédacteur en chef chez les Schuyler, membres de la haute société américaine, afin d'enquêter sur un procès dans lequel Michael Schuyler est impliqué pour la violation de la promesse de mariage qu'il avait faite à une danseuse de revue. Dans la riche demeure, le reporter fait la connaissance d'Ann Schuyler, une belle blonde dont il tombe rapidement amoureux. Les Schuyler se méfient de lui à cause du risque de mauvaise publicité qu'il représente, mais, comme il leur évite incidemment d'être victimes d'un chantage (il récupère les lettres compromettantes de Michael), ils finissent par l'accepter comme gendre. Une fois mariée, Ann refuse d'aller vivre avec son mari et lui impose de s'installer dans la luxueuse mais glaciale maison familiale. Stew perd alors peu à peu son identité. Ses collègues, ses amis se moquent régulièrement de lui. On le surnomme «l'Homme-Cendrillon», «Un oiseau dans une cage dorée», «le Mari d'Ann Schuyler», «M. Schuyler»... Comme il refuse d'accompagner son épouse chez ses relations patriciennes, il s'ennuie copieusement dans la trop grande et vide demeure. Il s'occupe cependant comme il peut, en

jouant, par exemple, à la marelle sur le dallage en damier, puis il entreprend la rédaction d'une pièce de théâtre sur sa vie chez ses beaux-parents. Un soir que ceux-ci sont encore sortis, il demande à sa collègue Gallagher de venir l'aider à écrire sa pièce. La jeune femme arrive avec d'autres reporters et Stew en profite pour improviser une party à sa façon. Pendant que celle-ci dégénère quelque peu, Stew et Gallagher montent s'enfermer dans une chambre pour travailler sérieusement à la pièce. De retour, Ann est furieuse de voir sa maison devenue orgiaque et surtout de découvrir son mari avec une autre femme…

Critique

Blonde platine, au dire même de Capra, est un choix purement commercial, effectué dans le but de renouer avec le succès après l'échec au box-office de **The miracle woman**. La présence de Jean Harlow, utilisé à contre-emploi, assura la popularité du film, entraînant même une mode capillaire dont on se souvient encore aujourd'hui. **Blonde platine** fut considéré par les exploitants américains comme le meilleur titre de film de l'année 1931.

Bien réalisé, remarquablement interprété - surtout par Robert Williams dont ce fut le seul film en vedette, car il mourut d'une péritonite juste avant qu'il ne pût se voir à l'écran -, **Blonde platine** est une œuvre qui, quoique sagement conçue, est très représentative de l'univers iconographique de Capra. La lutte des classes, le rejet du monde de l'argent, la perte de l'identité, les deux types extrêmes de femmes, le joumaliste : l'ensemble de ces motifs, articulé autour de celui de Cendrillon (Stew Smith est qualifié dans les journaux d'«Homme-Cendrillon» comme le sera Gary Cooper dans **L'extravagant M. Deeds**), constitue un tout qui est devenu l'image de marque des films signés Frank Capra, écrits par Jo Swerling et dialogués par Robert Riskin. En outre, **Blonde platine** se présente comme une préfiguration de ce que nous considérons comme le chef-d'œuvre de son auteur, **L'extravagant M. Deeds**, car en plus des thèmes ci-dessus énumérés il offre des scènes et des situations que Capra et Riskin reprendront textuellement cinq ans plus tard, comme celles où Stew Smith use du coup de poing en tant qu'ultime affirmation de sa personnalité (le geste sera aussi repris par James Stewart dans **M. Smith au Sénat** à l'égard des journalistes qui se sont moqués de lui), où il fait émettre des sons par le majordome des Schuyler pour tester l'écho du hall d'entrée, où il est responsable du fait que l'on retrouve Walter Catlett (qui interprétera également l'écrivain ivre mais admiratif à l'égard de Deeds) à califourchon sur la rampe d'escalier… **Blonde platine** est aussi, avant **La ruée**, le premier film dans lequel Capra maîtrise parfaitement le rôle joué par l'espace dans le cadre, en exploitant avec beaucoup de talent l'imposant décor de la maison Schuyler.

Frank Capra par Michel Cieutat
Rivages/Cinéma

Film rare au titre trompeur, **Platinum blonde** n'est pas un film centré sur Jean Harlow mais déjà, comme la plupart des comédies de Capra, sur un personnage masculin. Il apparaît d'ailleurs très vite que **Platinum blonde** ouvre le cycle des grandes comédies de la maturité du cinéaste, et très précisément **L'extravagant Monsieur Deeds**. Par les détails et l'iconographie tout d'abord. On y trouve des ressemblances aiguës, au geste et à la réplique près, et déjà le manoir haut bourgeois où les paroles retentissent en écho et clament la solitude, la pompeuse rampe d'escalier que l'on profane en glissant dessus, et bien sûr le sobriquet de **Cinderella man**, qui pourrait s'appliquer à de nombreux héros de Capra et qui est épinglé ici sur Robert Williams, via une manchette de quotidien. Mais **Platinum blonde**, isolé quelque peu au milieu des grands mélodrames consacrés à Barbara Stanwyck, est bien la première grande comédie de Capra, par la maîtrise qu'elle impose, mais aussi par son contenu et sa morale : conflit entre le conventionnel et le naturel, vanité de l'argent et du pouvoir.

Platinum blonde est certes plus brouillon que **L'extravagant M. Deeds**. Capra et Jo Swerling, malgré les immenses qualités de leur scénario, ne contrôlent cependant pas sa progression aussi fermement que Capra le fera plus tard avec Robert Riskin. Ainsi, après un début assez vif, le film patauge un instant quand il s'agit de décrire les liens qui unissent Robert Williams à Jean Harlow, et évite avec peine une certaine convention pour décrire l'enlisement de leur mariage. Alors que, par ailleurs, le cynisme de la salle de rédaction et l'humour décapant des journalistes font merveille avec la même vitalité que l'on retrouvera dans **L'extravagant M. Deeds** et dans **L'homme de la rue**.

La faiblesse du scénario, qui, par contre-coup, met en lumière les qualités d'exigence et le refus du compromis qui allaient caractériser bientôt l'exceptionnelle collaboration de Capra et de Riskin, c'est cette erreur de personne sur le mariage. Trois ans plus tard, dans **Broadway Bill**, on verra que si Capra et Riskin utilisent le motif du mariage raté, ce n'est certes pas comme une facilité scénaristique, mais bien comme un thème en soi, symptomatique d'une tromperie morale plus vaste. Il faut d'ailleurs noter que le motif du *mismatch* n'est le plus souvent abordé dans la comédie américaine classique que par le biais de couples non encore mariés, le film racontant de ce fait, entre autres, les efforts d'un amoureux pour empêcher un mariage mal assorti (voir **L'impossible**

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83

Monsieur Bébé ou **La dame du vendredi**, tous deux de Howard Hawks). Le fait que le catholique Capra exprime ce motif par le mariage raté et le divorce montre bien la gravité qu'il revêt à ses yeux. Si, dans **Broadway Bill**, grâce à Warner Baxter et Helen Vinson (bons comédiens peu glamoureux), le mariage raté sera crédible, ici on ne peut croire, malgré le talent remarquable de Robert Williams et les efforts méritoires de Jean Harlow, à la réalité d'un mariage baudruche qui sent par trop la cheville scénaristique.

Comme souvent les premiers films parlants de Capra, **Platinum blonde** regorge d'idées visuelles et de prouesses techniques audacieuses. Le baiser de Robert Williams et de Jean Harlow, filmé à travers la surface translucide et mouvante de l'écran d'eau, frappe autant par la beauté visuelle de l'idée que par la signification qu'elle prend dans la perspective de l'œuvre de Capra entière. L'eau, l'eau de pluie tout particulièrement, est un élément aphrodisiaque reconnu par Capra lui-même dans son autobiographie. Quelques mois avant **Platinum blonde**, **Ladies of leisure** nous montrait un tel baiser «de l'intérieur» : dans l'atelier du peintre, dont les larges fenêtres inondées de pluie étaient translucides, Barhara Stanwyck et Ralph Graves échangeaient un baiser «sincère». Ici, la «pluie» est artificielle et nous brouille le visage du couple, comme si la mise en scène de Capra dénonçait déjà l'aspect factice de l'instant et l'absence de sincérité des protagonistes. Le jeu presque géométrique avec l'espace et les plans-séquences à l'intérieur de la résidence attestent de la maîtrise parfaite du technicien et du cinéaste, et de son sens du rythme qui sera tant loué à partir de **New York-Miami**. Cela permet de constater une fois de plus que les très grands auteurs de la comédie américaine (Capra, Lubitsch, La Cava, McCarey, Hawks, Sturges) juxtaposent sysématiquement une mise en scène dépouillée, comme à l'arrêt (plans fixes, plans-séquences), à un rythme interne engendré par la gestuelle de l'acteur et scandé par ses entrées et sorties de champ. Capra réserve ses gros plans au rayonnement nacré à Loretta Young (ravissante et comédienne sensible, comme toujours) et à ses yeux de biche, dont les paupières sont pudiquement orientées vers le bas, opposant d'emblée la force intérieure que dégage le personnage à Jean Harlow, qu'il réduit à une pure apparence et prive ainsi de tout pouvoir réel. La discontinuité que ces gros plans provoquent est également opposée à la continuité établie par le recours aux plans fixes et aux plans-séquences, ainsi que le cloisonnement spatial que Capra réserve à Jean Harlow et à la famille Schuyler. Il en sera de même plus tard pour les gros plans de Jean Arthur (**L'extravagant M. Deeds**) ou ceux de Barbara Stanwyck (**L'homme de la rue**), dont les visages bouleversants et démesurés viennent casser une mise en scène tirée au cordeau qui fixe la continuité du corps bourgeois.

Le mordant de la description des Schuyler évoque plus le trait acide d'un La Cava que la gentillesse dont Capra deviendra coutumier à partir de **New York-Miami**. Cependant, cette dureté, avec laquelle la noirceur de certains passages du trop méconnu **Un trou dans la tête** semblera renouer près d'un quart de siècle plus tard, est souvent décelable dans les premiers Capra et semble suggérer une acuité du regard trop souvent contenue. Par la suite, il préférera canaliser ce penchant sur l'ignominie d'un seul personnage (Edward Arnold dans **L'homme de la rue**, Lionel Barrymore dans **La vie est belle** ou Angela Lansbury dans **L'enjeu**). De même, il faudra attendre le Frank Sinatra d'**Un trou dans la tête** pour voir réapparaître ce héros cynique, prêt au compromis, qu'incarne ici avec brillance le météore Robert Williams : il n'a rien de la candeur de Deeds, Smith ou John Doe ; il lutte à armes égales contre le capitalisme corrupteur, et son combat est d'autant plus tragique qu'on le sent à chaque instant près de glisser vers l'«arrangement» social. Devant **Platinum blonde**, il faut bien reconnaître que ce que les films de Capra gagneront en délicatesse et en tendresse, ils le perdront en corrosivité et pugnacité.

Le désenchantement, le pessimisme, que l'on devine même derrière un conte de fées comme **La vie est belle**, apparaissent ici sans fard. Du coup, l'émotion déclenchée par les gros plans de Loretta Young, seul personnage totalement franc du film, n'en est que plus précieuse. On comprendra aisément que la présence de ce Frank Capra mûr, presque à l'état brut, pas encore suffisamment homme de spectacle pour se dissimuler derrière son extraordinaire capacité à émouvoir, rend la vision de **Platinum blonde** perpétuellement stimulante et finalement absolument indispensable.

Christian Viviani

Positif n°419 - Janvier 1996

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83

Le réalisateur

Réalisateur américain d'origine italienne, né en 1897, mort en 1991.
Capra incarne la comédie américaine. Singulier paradoxe si l'on songe qu'il est né à Palerme, a émigré aux Etats-Unis avec sa famille en 1903 et a vendu des journaux pour pouvoir payer ses études et nourrir les siens. Le monde sophistiqué de la comédie américaine, il ne l'aura donc rencontré, ce rital, que dans les studios de la Columbia.
Est-ce la raison pour laquelle ses comédies les plus célèbres, celles qu'il tourna pour la Columbia, avec Robert Riskin pour scénariste, agacent parfois par leurs truismes (**L'argent ne fait pas le bonheur**) ou leur moralisme (Capra adore les grands discours sur la démocratie) ? **Vous ne l'emporterez pas avec vous**, **L'extravagant monsieur Deed**s ou **Mr. Smith au Sénat** n'en continuent pas moins à faire rire ou pleurer.
En revanche, le Capra des débuts, le gagman d'Hal Roach puis de Sennett, le collaborateur d'Harry Langdon dont il mit en scène les longs métrages, ces chefs-d'œuvre que sont **Tramp, Tramp, Tramp**, **The strong man** et **Long pants**, est admirable. On découvre chez lui un sens inné du burlesque que l'on retrouvera dans certains bons moments de **Arsenic and old lace**, sa meilleure comédie de l'après-guerre. Mais la part d'Harry Langdon n'en reste pas moins essentielle dans le charme que dégagent ces vieilles bandes du muet.
Le vrai Capra, peut-être faut-il aller le chercher, non dans la série des **Pourquoi nous combattons**, bons films de montage certes, malheureusement tout à fait impersonnels, mais dans des œuvres négligées comme **The miracle woman**, fulgurante satire des sectes religieuses qui pullulaient déjà aux Etats-Unis, **The bitter tea of general Yen**, merveilleuse histoire d'amour qui voyait un cruel seigneur de la guerre, dans la Chine de la révolution, se tuer pour les beaux yeux de Barbara Stanwick, ou encore **Rain or shine**, au burlesque échevelé.
Prince de la comédie larmoyante et moralisatrice, Capra a gagné beaucoup d'argent. Encore une leçon que donne son œuvre : les bons sentiments sont toujours récompensés.

Jean Tulard
Dictionnaire du Cinéma
Les réalisateurs

Filmographie

Fultah fisher's boarding house 1922
Tramp, Tramp, Tramp
Plein les bottes
The strong man 1926
L'athlète incomplet
Long pants 1927
Sa première culotte
For the love of Mike
L'homme le plus laid du monde
That certain thing 1928
So this is love
Un punch à l'estomac
The matinee idol
Bessie à Broadway
The way of the strong
Say it with sables
Submarine
L'épave vivante
The power of the press
The younger generation 1929
Loin du ghetto
The Donovan affair
Flight
Ladies of leisure 1930
Rain or Shine
Dirigible 1931
The miracle woman
La femme aux miracles
Platinum blonde
La blonde platine
Forbidden 1932
Amour défendu
American madness
La ruée
The bitter tea of general Yen
La grande muraille
Lady for a day 1933
Grande dame d'un jour
It happened one night 1934
New York Miami
Broadway Bill
La course de Broadway Bill
Mr. Deeds goes to town 1936
L'extravagant monsieur Deeds
Lost Horizon 1937
Horizons perdus
You can't take it with you 1938
Vous ne l'emporterez pas avec vous

Mr. Smith goes to Washington 1939
Mr. Smith au Sénat
Meet John Doe 1941
L'homme de la rue
Why we fight : prelude to the war 1942
Pourquoi nous combattons
The nazis strike
Divide and conquer
The battle of China 1944
Arsenic and old lace
Arsenic et vieilles dentelles
It's a wonderful life 1947
La vie est belle
State of the union 1948
L'enjeu
Riding high 1950
Jour de chance
Here comes the groom 1951
Si l'on mariait Papa
A hole in the head 1959
Un trou dans la tête
A Pocketful of miracles 1961
Milliardaire d'un jour

Documents disponibles au France

Dossier de presse (Le Monde, Les Inrockuptibles, Télérama…)

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83